

Une destinée industrielle

Yolande Allard

Numéro 62, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allard, Y. (1994). Une destinée industrielle. *Continuité*, (62), 47–54.



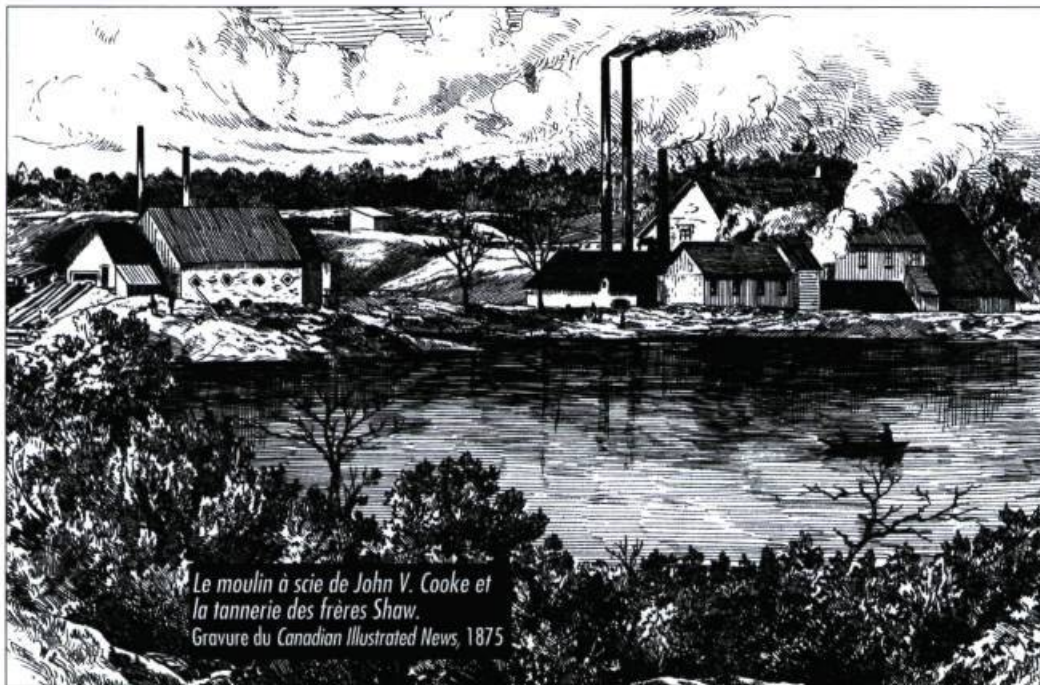
Une ville



Vue de la place Saint-Frédéric
Photo : Jacques Munger

Une
destinée
industrielle

D r u m m o n d v i l l e



Le moulin à scie de John V. Cooke et la tannerie des frères Shaw.
Gravure du *Canadian Illustrated News*, 1875

Un virage industriel

bien négocié



L'église anglicane Saint-George, érigée dans la haute-ville en 1855.
Photo : Bianca Bourbonnais

PAR YOLANDE ALLARD

Située à la charnière de la plaine rurale qui s'étend jusqu'au fleuve et des premiers vallons des Cantons-de-l'Est, Drummondville occupe une position de carrefour géographique par rapport aux villes de Montréal, Québec, Trois-Rivières et Sherbrooke.

Encore aujourd'hui, Drummondville garde des traces des différentes étapes de son histoire. Les manufactures ainsi que les institutions religieuses et publiques ont donné le ton à l'architecture de la ville. Ces bâtiments côtoient harmonieusement des résidences bourgeoises et ouvrières. Tous ces éléments parlent non seulement du passé et du présent industriels de la ville, mais ils continuent à participer au développement de la communauté.

Une colonie de militaires

En juin 1815, le lieutenant-colonel Frederick George

Délaissée par les militaires britanniques à qui on l'avait offerte sur un plateau d'argent après que se fut dissipée la menace d'une invasion américaine, Drummondville a su négocier les virages de son histoire et développer une structure industrielle florissante.

Heriot fonde une colonie sur la rive gauche de la rivière Saint-François, à 50 kilomètres de son embouchure. Elle portera le nom de Drummondville en l'honneur de sir Gordon Drummond, administrateur intérimaire du Canada entre les sixième et septième gouverneurs.

Les autorités britanniques poursuivent un double objectif lorsqu'elles invitent des officiers et des soldats à coloniser les cantons du bas Saint-François après qu'eut pris fin la menace d'invasion par les États-Unis : d'une part, elles s'assurent de la présence de gardiens vigilants, prêts à prendre les armes dans l'éventualité d'une récidive des Américains et, d'autre part, elles permettent la mise en valeur de terres incultes qui avaient été arpentées quelques années auparavant.

Les vétérans se voient octroyer, selon leur état de

service, entre 40 et 80 hectares de terre. De plus, on leur fournit des outils ainsi que des provisions pour une période d'un an. Malgré cette aide substantielle, de très nombreux militaires, incapables de s'adapter au métier de défricheur-agriculteur, abandonnent le projet. Les autorités ouvrent alors la région aux Canadiens français qui doivent quitter la vallée surpeuplée du Saint-Laurent. Cinquante ans après sa fondation, soit en 1865, Drummondville ne compte que 40 familles, soit 183 habitants. Les maisons d'habitation ainsi que les établissements commerciaux se concentrent dans la basse-ville alors que les institutions sont érigées dans la partie haute. S'y retrouvent donc l'église et le presbytère de la communauté catholique, l'édifice abritant les locaux du bureau d'enregistrement et du palais de justice, ainsi que l'église de la communauté anglicane, seul de ces édifices à être encore visible aujourd'hui. Les rues, tracées selon un plan orthogonal, portent les noms du fondateur Heriot et de ses compagnons d'armes, Brock, Loring, Cockburn. À Drummondville, pas de rues King, Queen, Prince ou Princess en l'honneur de la monarchie comme la coutume l'exige. C'est là une transgression qui mérite d'être soulignée ! Au XIX^e siècle, les Watts, Hemming, Sheppard, Trent et Millar forment la classe dirigeante. Ils possèdent des résidences somptueuses, richement décorées et entourées d'agréables jardins.

Elles ont pour nom Grantham Hall, Oatland Cottage, Fairymead, Wolly Cap Hall et Lord's Farm. Cette dernière est la seule qui subsiste à ce jour.

Changement de cap

Faute de pouvoir compter sur un arrière-pays agricole prospère, le développement de Drummondville se fera grâce à l'exploitation des ressources naturelles. Profitant des immenses réserves de bois des forêts de la région, des entrepreneurs locaux mettent sur pied les premières industries qui exporteront leurs produits. On assemble les plus belles pièces de pin équarri pour en faire des radeaux qui descendent la rivière Saint-François, puis le fleuve Saint-Laurent, jusqu'au port de Québec. Deux manufactures transforment le bouleau en bobines destinées aux filatures écossaises et on extrait de la pruche le tanin qui sert à apprêter les peaux crues pour en faire des semelles. Pour assurer une distribution efficace de leurs produits, les entrepreneurs réclament un réseau de communication plus fiable que celui offert par les cours d'eau ou les routes de colonisation. En cette seconde moitié du XIX^e siècle, le rail apparaît comme le moyen le plus adéquat pour le déplacement des passagers et le transport des marchandises. En 1872, on inaugure un chemin à lisses de bois d'érable qui relie d'abord Drummondville à Sorel. On aura tôt fait de remplacer les lisses de bois par des rails de fer plus durables, de prolonger la ligne vers le

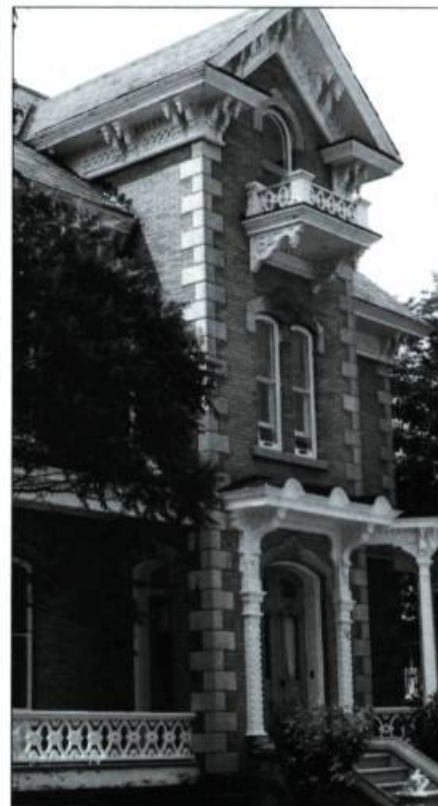


La résidence de la ferme Lord, construite en 1859, a appartenu à trois générations de la famille Millar. Photo : Daniel Ouimet

sud pour rejoindre Sutton et s'intégrer au vaste réseau du Canadian Pacific Railway qui donne accès aux marchés de la Nouvelle-Angleterre. Dans l'axe est-ouest, le Drummond County Railway se greffe au réseau du Grand Trunk Railway à la hauteur de Sainte-Rosalie et à la ligne étatique de l'Intercolonial à Lévis. Drummondville se retrouve ainsi dans le fort achalandé corridor Montréal-Halifax.

Le démarrage industriel

Les efforts déployés pour intégrer Drummondville aux grands réseaux de communication engagent de manière franche le processus d'industrialisation. À compter de 1880, les hauts fourneaux de la John McDougall & Company fondent des lingots de fer de haute qualité qui servent à la confection des roues de wagons de chemin de fer. La fermeture de la fonderie en 1911 s'explique par l'impossibilité d'adapter les fourneaux à la nouvelle technologie et par l'abolition, l'année précédente, des primes accordées à la production domestique du fer. Les rebuts de fonte des forges McDougall et les pièces difficilement transportables par train approvisionnent une petite fonderie locale,



Résidence construite par le sénateur William Mitchell en 1894. Elle a été classée monument historique en 1981. Photo : Bianca Bourbonnois

La compagnie J.A. Gosselin liée (aujourd'hui Tremcar inc.) est sise à l'angle des rues Hébert et Saint-Georges. Ses bâtiments, construits au début du siècle, représentent le patrimoine industriel le plus ancien de la ville.
 Photo : Société d'histoire de Drummondville

L'édifice de la Molsans Bank a été inauguré en 1912. Il emprunte au classicisme certains éléments de son architecture.

Photo : Bianca Bourbonnois



Cette maison est l'une des 12 qui composent le carré Celanese. Dans l'aire centrale de ce carré, on a pratiqué jadis le jeu de boules sur gazon.
 Photo : Jacques Munger

Pensionnat de la Présentation érigé en 1890-1891.

Photo : Jacques Major



la Compagnie industrielle de Drummondville, fondée en 1890 à l'angle des rues Hébert et Saint-Georges. Connue sous le nom de compagnie J.-A. Gosselin ltée à compter de 1902, elle fabrique de l'outillage pour les beurreries et les fromageries. Vers 1945, elle vend à travers le monde une machine à mouler et à envelopper le beurre qu'Hilaire Blanchet, un ingénieur drummondvillois, avait inventée.

De grandes unités de production, aménagées selon le principe du travail à la chaîne, remplacent progressivement les entreprises artisanales. Elles fabriquent des chemises, des chaussures, des allumettes et des épingles à linge. Durant la Première Guerre mondiale, des milliers de travailleurs, pour la plupart des immigrants d'origine européenne, produisent de la poudre cellulosique qui sert de propulseur pour les obus des alliés russes. À la fermeture de l'usine, quelques familles s'installent définitivement dans la région pour exploiter une ferme ou un commerce. C'est ainsi que se sont perpétués à Drummondville les noms de Ladora, Skrell, Schaeffer, Romanesky, Sing, Croysecreac, McMahon...

Tantôt manifestation du capital étranger, tantôt expression

de l'entrepreneurship local, ces industries fragiles, souvent éphémères, forcent les autorités à fournir des services municipaux adéquats compte tenu de la croissance démographique. On met en place un réseau d'alimentation en eau potable et d'évacuation des eaux usées. Des trottoirs de béton remplacent les trottoirs de bois et les rues principales sont recouvertes de macadam, au grand soulagement des chevaux qui se blessaient sur les arêtes coupantes de la « crasse de mine » (des résidus des hauts fourneaux des forges) utilisée pour remblayer la chaussée.

Plusieurs édifices institutionnels et commerciaux d'une architecture remarquable voient le jour au cœur de la ville au tournant du siècle : le pensionnat des Sœurs de la Présentation érigé en 1891, le bureau de poste de la place Girouard datant de 1900 et disparu en 1958, la troisième église Saint-Frédéric construite elle aussi en 1900 puis incendiée en 1921, le premier hôtel Manoir Drummond bâti en 1907, victime des flammes en 1927 et reconstruit par la suite ainsi que la Banque de Montréal érigée en 1912. La construction de la gare du Canadien National en 1905 entraîne le débordement des

activités de commerce vers la rue Lindsay. De part et d'autre de cette rue s'élèveront deux propriétés de J.O. Montplaisir : une épicerie en gros et le premier garage pour automobiles de la région.

Déjà au début du siècle, les membres de plusieurs familles d'origine anglophone (Watts, Sheppard, Cooke, Hemming) ont quitté Drummondville. Une nouvelle bourgeoisie formée d'entrepreneurs et de commerçants les remplace. Le noyau ancien s'enrichit alors de résidences cossues dont quelques spécimens ont subsisté dans leur état presque original.

Le nouvel âge industriel

En 1920, Drummondville cherche une fois de plus à attirer des entreprises sur son territoire. De tous les arguments mis alors de l'avant, le plus convaincant est certes la disponibilité d'électricité à bon marché rendue possible grâce à la Southern Canada Power, créée quelques années auparavant par des investisseurs montréalais. La compagnie termine à cette époque l'érection d'une centrale au centre-ville qui remplace le

frêle « pouvoir électrique » construit par la municipalité à la fin du XIX^e siècle. De 1923 à 1926, à quatre kilomètres en amont sur la rivière Saint-François, on érige la centrale Hemming. La capacité totale de production atteint alors 43 000 kW. Les grands espoirs que les brusques déclivités et le fort débit de la rivière Saint-François font naître lors de l'acquisition des droits d'exploitation sont bientôt déçus. Le barrage Allard, construit à la sortie du lac Saint-François afin de contrôler le bassin de drainage, ne réussit pas à régulariser le débit d'eau dans le bas du bassin. Le manque de régularité du régime force la Southern Canada Power à acheter de l'électricité des centrales de la Mauricie. La compagnie repousse donc les industries énergivores, comme les pâtes et papier, la métallurgie ou l'électrochimie, car la marge de profit entre l'énergie achetée et celle vendue est mince. On favorise donc plutôt les industries légères (cuir, textile, vêtements) qui consomment peu d'énergie pour leurs opérations et qui, par surcroît, emploient

une main-d'œuvre abondante. On s'assure ainsi d'une consommation domestique élevée, cette dernière étant la plus rentable pour la compagnie.

L'empreinte du textile

Le textile devient dès lors le symbole de la structure industrielle drummondvilloise. Il donne naissance aux plus grands complexes manufacturiers de l'histoire régionale, soit la Butterfly Hosiery (1919), la Jenkes Canadian Tire Fabrics (1920) — aujourd'hui, la Dominion Textile —, la Dominion Silk Dyeing & Finishing (1923), la Louis Roessel & Co (1924) et la Canadian Celanese (1926). Ces entreprises emploient quelque 3000 personnes en 1930, soit 90 % des travailleurs industriels. Cette prépondérance du textile dans l'économie locale se maintiendra pendant un demi-siècle et vaudra à Drummondville le titre de « Ville de la soie ».

Pendant la décennie 1920-1930, la population triple presque, passant de 4500 à 12 000 habitants ; la progression annuelle moyenne est de 17 %. C'est un phénomène qui n'a pas d'équivalent ailleurs au Québec. Une telle explosion démographique engendre une grave pénurie de logements. Pressé d'agir par les nouvelles compagnies, et notamment par la Jenkes qui offre de garantir le paiement du loyer de tout nouveau logement pendant un an, le conseil municipal décide de profiter des programmes de financement gouvernementaux pour pallier la lenteur



Maisons de briques construites à l'intention des ouvriers au cours des années 1920. Les cours arrière laissent suffisamment de place pour cultiver un potager.

Photo : Bianca Bourbonnais



La rivière Saint-François, à la hauteur du centre-ville de Drummondville. À l'arrière-plan, la première centrale hydroélectrique construite par la Southern Canada Power avant 1920.

Photo : Bianca Bourbonnais

*Les ateliers de Flocage Fortissimo inc. se spécialisent dans l'impression et la finition de tissus de recouvrement commerciaux. Les bâtiments ont été construits en 1923 par la Dominion Silk Dyeing and Printing Co.
Photo : Bianca Bourbonnais*



Un édifice commercial centenaire en voie de restauration au cœur du centre-ville.

Photo : Bianca Bourbonnais

des entrepreneurs privés. En quelques années, les rues Brock, des Écoles, Saint-Jean, du Moulin, Dunkin et Saint-François se bordent d'une centaine de maisons dites « ouvrières ». Chaque logement possède tous les équipements sanitaires et de chauffage requis, sauf le système pour chauffer l'eau.

Le personnel cadre des nouvelles entreprises bénéficie de résidences spacieuses, le plus souvent mêlées aux habitations des professionnels et des gens d'affaires francophones de la basse-ville. La Celanese se distingue des autres compagnies en créant à l'intention de son personnel le « square », un quartier à l'image de la culture urbanistique anglo-saxonne. C'est la firme d'architectes montréalaise Ross Macdonald qui en prépare les plans et devis en 1926 ; c'est également elle qui signera les plans des maisons de la Marconi et du deuxième hôtel Manoir Drummond.

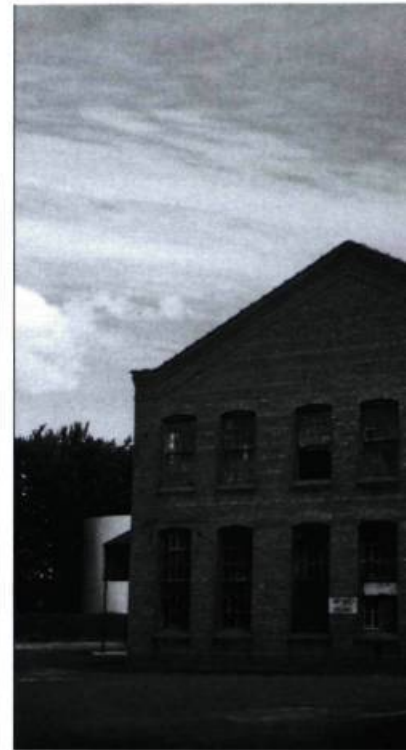
Grandeurs et misères d'une industrie

En 1949, l'activité industrielle drummondvilloise place la ville au troisième rang au Québec, après Montréal et Québec. En ce qui concerne la valeur annuelle de la production, Drummondville se classe cependant au sixième rang, devancée par Montréal, Québec, Trois-Rivières, Shawinigan et Sherbrooke. Cette faiblesse s'explique par la prédominance de l'industrie légère sur l'industrie lourde. Le textile accapare en effet 80 % de la main-d'œuvre manufacturière drummondvilloise alors que cette proportion est à peine de 50 % à Sherbrooke.

La décennie 1950 connaît un ralentissement dramatique de la production dans les filatures et les entreprises de tissage canadiennes. À l'échelle provinciale, la valeur brute des textiles, par rapport à l'ensemble des biens manufacturés, passe de 8,1 % en 1945 à 6,3 % en 1959. Drummondville n'échappe pas au marasme. À la fin de l'année 1952, par exemple, l'inventaire de Celanese s'élève à huit millions de verges de plus que l'année précédente malgré une réduction de 30 % de la production.

Le Comité industriel, formé des représentants de la ville de Drummondville, de la Chambre de commerce ainsi que de la Ligue des propriétaires, ressent l'urgente nécessité d'attirer de nouvelles entreprises. En 1957, il forme une compagnie à capital-actions qui administre, sans profit, un capital de 300 000 \$ réservé à la construction d'immeubles destinés à être vendus ou loués à des manufacturiers désireux de s'établir à Drummondville.

Les autorités municipales, de leur côté, profitent de la Loi sur les fonds industriels, sanctionnée en 1961, pour créer un parc industriel. Une vingtaine d'entreprises desservant en grande partie le marché régional s'y implantent ; elles se consacrent principalement à l'imprimerie et à l'édition ainsi qu'à l'appareillage électrique et électronique. Devant le succès que connaît ce premier parc, les trois paliers gouvernementaux donnent leur accord pour la création, en 1975, d'un parc industriel dit « régional ».



Diversification et consolidation

L'activité manufacturière se diversifie grâce notamment au développement des PME et à l'émergence d'un entrepreneurship local dynamique. L'exploitation de nouveaux secteurs apporte un nouvel élan à la base industrielle ; ainsi, Drummondville accueille des entreprises de haute technologie comme Disque Améric, qui fabrique des disques lasers, et Technologie Rasakti, une firme spécialisée dans l'usinage d'outils de haute précision.

Pour leur part, les entreprises de textiles réorientent leurs productions vers des niches plus prometteuses. Dominion Textile, par exemple, devient l'une des seules usines au Canada à fabriquer du denim alors que Celanese met sur pied un centre de recherches sur les procédés de filature des fibres à l'état sec et à l'état fondu ; elle réussit ainsi à se démarquer et devient le seul centre de production de fils d'acétate de cellulose au



Canada. La moitié de sa production est exportée à travers le monde.

L'automatisation des équipements manufacturiers se traduit cependant par une diminution des effectifs ouvriers. Vers 1945, la Celanese comptait près de 5000 employés, en 1981, elle pouvait atteindre le même niveau de production avec 1300 ouvriers, comme le rapporte la revue de l'entreprise cette année-là.

En revanche, le secteur tertiaire connaît une expansion sans précédent. L'essor le plus spectaculaire se manifeste dans le commerce des articles de première nécessité comme les aliments, les vêtements et les chaussures. Au commerce de détail se greffent les services personnels et ceux plus sophistiqués liés à la finance, à l'assurance, à l'administration et aux communications. Autant d'éléments qui assurent le dynamisme de l'économie locale et régionale.

Aujourd'hui, quelque 380 entreprises se répartissent

dans 22 groupes industriels. Les efforts déployés afin de diversifier cette structure et de consolider le secteur textile valent à Drummondville, en 1991, le titre de Ville industrielle de l'année décerné par l'Association des manufacturiers du Québec.

Au cours des années 1960, plusieurs types de commerce délaissent le quartier traditionnel des affaires au profit des grands axes de circulation. Des restaurants, motels, garages, stations-service et centres commerciaux bordent le boulevard Saint-Joseph jusqu'à l'autoroute 20. On attribue alors la crise de croissance que traverse le centre-ville à des problèmes de circulation. De nombreux édifices sont détruits à grands coups de pic pour tracer de nouvelles rues ou augmenter le nombre de cases de stationnement. Ces gestes mettent à rude épreuve le tissu bâti qui devient de plus en plus décousu. Et pire encore, ils font disparaître des édifices patrimoniaux de grand intérêt, telle la gare du Canadien Pacifique, une des dernières gares de style victorien au Québec démolie en 1980 contre la volonté d'un noyau important de citoyens. Un coup dont on se souvient !

Revitalisation

Comme plusieurs autres villes du Québec, Drummondville manifeste depuis une décennie le désir de travailler à la revitalisation économique et physique de son noyau ancien. Grâce à divers programmes de subventions, on a modernisé des infrastructures. Par



exemple, on a enfouit des fils électriques et construit de nouveaux trottoirs plus larges que les précédents et ponctués de lampadaires de style d'époque, d'arbres et de bancs.

Afin de concilier les objectifs de conservation et d'évolution du centre-ville, la Ville de Drummondville a adhéré, en 1991, au programme Rues Principales de la Fondation Héritage Canada. Ce programme favorise la revitalisation économique des vieilles artères commerciales par la mise en valeur de leurs caractéristiques. Mais, avant tout, il invite résidents, gens d'affaires et élus municipaux à se concerter afin que les

Les nouveaux propriétaires ont su redonner son cachet d'antan à cette maison construite sur la rue Dorion au début des années 1920.

Photo : Bianca Bourdonnais

L'aménagement de la place de l'Hôtel de ville témoigne du souci de la communauté de se donner un milieu de vie de qualité.

Photo : Bianca Bourdonnais



Sujets des 31 panneaux du circuit Souvenance

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Heriot de la fondation de Drummondville 2. Le Manoir Drummond 3. Drummondville au XIX^e siècle: une croissance difficile 4. Le parc Saint-Frédéric 5. Plan repère des panneaux 6. La communauté catholique et son église mère 7. L'église Saint-Georges 8. Le magasin général et la banque 9. Le parc Woodyatt, havre de repos et de divertissement 10. La rivière Saint-François 11. L'hydroélectricité 12. Les années charnières 13. De l'Union Saint-Joseph de Drummondville à l'Union-Vie 14. Routes et ponts d'hier et d'aujourd'hui 15. Des résidences d'autrefois 16. Une entreprise tenace 17. La diversification industrielle | <ol style="list-style-type: none"> 18. La vie culturelle 19. Deux sports des plus populaires 20. Les chemins de fer 21. L'ère de développement 22. Les premières écoles des communautés religieuses 23. Le congrès eucharistique de 1941 24. Une première grande usine de textile 25. La Celanese 26. La Poudrière et la Marconi 27. La scierie et la tannerie 28. Les logements ouvriers 29. Le milieu hospitalier 30. Un premier parc industriel 31. La famille Trent et son domaine <p>Les 31 panneaux descriptifs du circuit patrimonial Souvenance évoquent les grandes étapes de l'évolution de Drummondville. La Société d'histoire a participé à la création de ce circuit en donnant accès au précieux fonds d'archives et aux photographies anciennes qu'elle possède.</p> |
|---|--|

actions privilégiées aient des répercussions durables.

Depuis lors, divers outils de gestion ont été élaborés. Entre autres choses, un inventaire architectural de plus de 600 bâtiments du noyau originel a été dressé et un plan d'implantation architectural a été développé afin de préserver l'intégrité des éléments anciens et d'assurer l'insertion adéquate des éléments nouveaux. Plusieurs interventions témoignent d'ailleurs de l'intérêt des citoyens et des promoteurs pour l'héritage architectural drum-

mondvillois. Et il faut souhaiter que cette volonté de se souvenir germera dans l'esprit de chaque Drummondvillois afin de faire du chemin de la mémoire celui de l'avenir.

Ce texte est basé sur une étude plus approfondie de l'histoire économique de Drummondville, réalisée à l'automne 1993 par Yolande Allard de la Société d'histoire de Drummondville pour le compte de la Corporation Rues Principales Drummondville dans le cadre d'une entente entre le ministère de la Culture et la Ville de Drummondville.